

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

CHRONIQUE DIOCÉSAIN :

Ordination à Saint-
thérèse ; Station de
Carême à Notre -
Dame ; les offices du
saint jour de Pâques ;
V^e conférence de
Mgr Soulé, la *Résur-*
rection.—SAINT JO-



SOMMAIRE

SEPH, PACIFICATEUR
SOCIAL.—LES PÈRES
FRANCISCAINS EN TER-
RE-SAINTE.—LA PRE-
MIÈRE CONFESION
D'UN ENFANT.— LA
MÈRE ET L'ORPHELIN
(suite et fin).— PRI-
ONS POUR NOS MORTS.

LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE NUMÉRO

2 Cents

Une piastre par an, payable d'avance.

2 Cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
M. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY
Bureaux : No 20, rue Saint-Vincet, Montréal.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	8	AVRIL.	—Stigmates.
MARDI,	10	“	—Couvent de St-Laurent.
JEUDI,	12	“	—Bon Pasteur.
SAMEDI,	14	“	—St-Jacques à Montréal.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	8	AVRIL	—1 Pâq., QUASIMODO, d. 1 cl., orns blancs. <i>Annonce des fêtes de l'Annonciation et de la Sainte-Famille.</i>
Lundi,	9	“	—ANNONC., d. 2 cl. (25 mars), orns blancs.
Mardi,	10	“	—S. Isidore, E. D., d. (4), ornements blancs.
Mercredi,	11	“	—S. Léon I, P. D., d., ornements blancs.
Jeudi,	12	“	—Du S. Sacrement, sem., ornements blancs.
Vendredi,	13	“	—S. Herménégilde, M., sem., orns rouges.
Samedi,	14	“	—S. Justin, M., d., ornements rouges.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

ASILE DES SOURDES-MUETTES —Lundi 9, prise d'habit.

CHRONIQUE DIOCESAINE.**STATION DE CAREME**

A NOTRE-DAME DE MONTRÉAL

PAR

SA GRANDEUR MONSIEUR SOULÉ

Evêque démissionnaire de Saint-Denis (île Bourbon), Primicier du chapitre épiscopal de l'insigne basilique de Saint-Denis de Paris, commandeur de la Légion d'honneur, etc., etc.

Elle s'est close le jour de Pâques, cette station quadragésimale, dont le Séminaire a voulu dans son zèle séculaire pour le bien des citoyens de Ville-Marie, ouvrir cette année l'ère régénératrice, à l'exemple des grandes cités catholiques du vieux monde.

Il est donc temps pour chacun, de recueillir ses impressions dans toute leur vivacité et leur fraîcheur, et de se rendre compte de la mission apostolique que vient de remplir au milieu de nous, le vénérable orateur de Notre-Dame. Nous ne racontons à nos lecteurs que nos impressions personnelles, laissant à chacun la liberté de les modifier à son gré, selon ses vues, selon ses sentiments et pour sa propre satisfaction.

Monseigneur Soulé (Dominique^{***} Marie-Clément) est né au diocèse d'Aire, en France, au pied des Pyrénées, l'an de grâce 1827. Après de brillantes études classiques il fut choisi par son évêque comme un sujet distingué, pour aller faire ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice de Paris ; il nous a dit dans un langage charmant, et qui lui fait honneur, le doux souvenir qu'il a gardé de ses pères.

Il sortit prêtre du séminaire en 1850, et rentra dans son diocèse, où son évêque le rappelait près de lui pour l'initier à ses travaux administratifs.

En 1876, le gouvernement vint l'y prendre pour lui offrir l'évêché de Saint-Denis, dans l'île Bourbon. Il se dévoua tout entier au bien spirituel de cette colonie, mais au bout de quelques années sa santé éprouvée par les fatigues du ministère et par les hautes chaleurs du climat africain, l'obligea de revenir en France, pour prendre quelque repos, et au bout d'un an n'espérant plus pouvoir reprendre son apostolat de missionnaire, et y faire tout le bien qu'il désirait, il donna au Saint-Père sa démission, et se livra avec succès aux travaux de la prédication.

En même temps, le gouvernement le nommait membre du chapitre épiscopal de la grande basilique de Saint-Denis, chargé de garder les tombeaux des rois de France, et à la mort de Monseigneur Maret, il devint Primicier du chapitre.

^{***}
C'est le 26 février, que Mgr Soulé a inauguré la série de ses conférences. Dix mille auditeurs, au moins, se pressaient dans les vastes nefs, les bancs, les allées et les galeries de Notre-Dame ;

un grand nombre de prêtres remplissaient les stalles du chœur, attirés par un pieux désir d'entendre traiter avec éloquence la parole de Dieu.

Tous les regards fixés sur la grande chaire, étaient dans l'attente : dès les premières paroles l'attente fut satisfaite, les cœurs gagnés à la confiance et les esprits charmés.

Pendant tout le cours de la station, l'intérêt s'est soutenu, l'auditoire s'est maintenu assidu et toujours empressé d'entendre cette parole distinguée, onctueuse, si pieuse et si bienveillante.

Le vendredi, à l'occasion de l'exercice du Chemin de la croix, l'orateur parla particulièrement aux dames. Elles vinrent en foule à ces homélies, d'une très grande simplicité, mais d'une onction pénétrante de délicatesse et de piété ; ce fut le triomphe du genre, comme le dimanche fut celui de la conférence.

Nous n'avons pas l'intention de reproduire une à une, ces conférences que nous avons analysées chaque semaine, et que la plupart des journaux français de Montréal ont reproduites par la sténographie, mais nous restons convaincus que ces moyens sont insuffisants pour livrer au public qui n'a point entendu l'orateur, ces nuances, ces délicatesses de pensée et de langage, ce dialogue, ce drame si varié, si riche, si naturel, cette action qui parle autant que la parole, ces intonations si sympathiques, et ce charme de l'ensemble où excelle avec tant d'aisance l'orateur de Notre-Dame.

Je sais quelqu'un qui, le premier jour, se trouvait dans une place peu favorable pour entendre le discours, qui ne lui arrivait que par monosyllabes. C'était un travail auquel il renonça bientôt, alors il ne s'attacha qu'à l'action du prédicateur ; ses gestes, ses poses, ses intonations lui procurèrent la plus douce jouissance, il était aussi ému, que s'il n'avait pas perdu un mot du discours, il avait parfaitement compris, et voilà ce que ne peut rendre une feuille imprimée.

Tout d'abord on peut se demander à quelle classe d'orateurs, appartient celui de Notre-Dame, car il est orateur, il en a la conception, l'ordre, l'élévation dans la pensée et dans le style, il a surtout ce don suprême, par lequel Cicéron caractérise le véritable orateur. Il a le cœur : *Pectus est quod disertos facit*, et il le possède à un très haut degré.

Il a le cœur, il a l'art de peindre, celui des hautes convenances, et des à propos ; et comme Périclès, il ne dit pas un mot qui puisse seulement froisser un seul de ses auditeurs, mais il en trouve beaucoup dans son cœur qui sans flatterie lui sont agréables.

Est-ce à la classe des orateurs véhéments, à celle de Démotènes, de Bossuet, de Lacordaire ! qu'appartient l'orateur de Notre-Dame ! Eh bien non, disons-le franchement, et il ne s'en fâchera pas. Ce n'est pas qu'il manque de force au besoin, mais mais ce n'est pas sa dominante.

Et puis, il n'y a pas qu'une seule classe d'orateurs éminents, il y en a une autre, celle où le fini et la cisèlure de l'œuvre prend la place du gigantesque : là brillent Cicéron, saint François de Sales, Fénelon, Massillon. Oui, Mgr Soulé tient très bien sa place entre le doux évêque de Genève et celui de Cambrai. J'en demande bien pardon à son extrême modestie, que je ne voudrais pas contrister ; encore un trait de plus de ressemblance avec ses modèles.

* * *

Pour apprécier avec justice le résultat de cette station, si différente de celle qu'il a trouvée en France, il faut tenir compte des circonstances dans lesquelles l'orateur s'est trouvé. Il parlait à un peuple qui ne lui était connu que par oui-dire. Il arrivait à deux mois de distance après la retraite de Noël, qui avait amené à la table sainte plus de six mille hommes. La neuvaine annuelle en l'honneur de saint François Xavier, venait de se terminer avec le premier dimanche du Carême, elle avait été très suivie, et huit jours après, Mgr Soulé ouvrait ses conférences. Il faut avouer que partout ailleurs l'échec eût été infaillible. Toute cette population ne semblait plus avoir besoin de prédication ; si donc elle n'a cessé d'accourir en foule, c'est que tout d'abord elle a été charmée, et jusqu'au dernier jour par l'éloquence et la piété de l'orateur.

Un soir, sortant de l'église, je demandais à un charretier :

“ Eh bien ! mon ami que pensez-vous de notre prédicateur !

— Oh ! Monsieur, c'est un bien habile homme !

— Vous trouvez ?

— Oui, Monsieur, il a bien étudié, il est bien exercé, il ferait un bien bon curé ! ”

C'était là son idéal.

Ce n'est pas par un discours que l'on peut juger un orateur, mais celui qui a suivi les conférences de Mgr Soulé, le dimanche, le vendredi, tous les jours de la retraite pascale a pu admirer quelle variété de ton et quelle souplesse de talents caractérisent ce genre d'éloquence.

J'entendis un jour, un brave jeune homme s'écrier :

“ Ah ! ce n'est pas le père Monsabré !

— Vous l'avez entendu, Monsieur ?

— Moi ! pas le moins du monde.

— Alors, vous avez lu ses conférences ?

— Mais point du tout !

— Alors ? ”

Messieurs, tirez le rideau : ce n'était qu'un écho. Le père Lacordaire, le père de Ravignan. Mgr Plantier, le père Félix eux non plus n'étaient pas le père Monsabré ; qu'est-ce que cela prouve, et qu'en conclure ?

La plus simple homélie de Mgr Soulé a toujours caractérisé un orateur distingué. Les conférences sur *Jésus lumière et vie du monde*, sur la *miséricorde*, sur *saint Joseph*, sur le *nom de chrê-*

rien, sur la *mortification*, sur le *mystère des larmes* ont égalé ceux des orateurs de première classe et prouvé qu'avec un plan général tel que celui du père Monsabré, il saurait se tenir à la même hauteur. Mais nous n'avons pas à dire ce qu'il aurait pu être, mais ce qu'il a été au milieu de nous et si la tâche nous dépasse, elle nous est au moins fort agréable.

* * *

Fortement pénétré de l'esprit de foi, par la méditation des saints livres, l'orateur procède, autant qu'il est permis à l'homme, à la manière du Sauveur et de ses apôtres. Il développe admirablement un texte, une parabole, un exemple de l'Évangile, et lors même qu'il ne fait que raconter, comme dans les sermons du Vendredi-Saint et de Pâques, il le fait avec un charme séduisant ; car l'orateur doué d'une très brillante imagination a le rare talent de tout mettre en scène, en dialogue, même les réflexions philosophiques et le raisonnement. Là est le secret de ce charme mystérieux qui vous saisit dès le début, qui vous tient l'heure entière captif, suspendu à des lèvres enchanteresses, les yeux fixés sur l'orateur, dans des positions souvent fatigantes, vous reliez haletant jusqu'à la fin du discours où enfin il vous laisse respirer d'aise et de contentement.

Il y a dans chaque conférence une idée maîtresse très nettement caractérisée qui se développe avec une prodigieuse facilité, dans une trame habilement conçue et cependant avec une grande sobriété de détails. Chaque mot éveille une idée, et la pensée ne se délaie jamais en une phrase inutile.

La pensée est toujours juste, claire, limpide, souvent brillante comme le diamant qui scintille au doigt de l'orateur. Là, il n'y a pas de recherche, de faux éclat, elle est quelquefois ingénieuse, subtile même, mais elle ne cesse jamais d'être naturelle. Les allusions, les souvenirs classiques se mêlent aussi à la parole divine, mais ce ne sont que des traits rapides qui passent comme l'éclair et avec une décence qui ne dépasse jamais la parole divine.

Cependant l'orateur ne cherche pas à nous éblouir, mais à nous édifier, et nous l'avons été et nous lui en disons grand merci ; nous croyons être sortis meilleurs de ses sages leçons et sa mémoire nous restera aussi chère, que lui demeure chère celle de notre peuple religieux.

L'orateur a de ces traits saisissants, qui dans un seul mot, résumant vivement tout un développement. Toujours accompagné du geste qui le caractérise, ce trait, ou vous électrise, ou vous ravit, vous entraîne, ou vous terrasse, vous frappe au cœur et en fait jaillir les larmes. Plus d'une fois l'auditoire enlevé a été tenté d'applaudir, mais le respect dû au saint lieu et à la parole de Dieu a su contenir les élans de l'admiration.

Esprit généralisateur et philosophique, mais sans étalage scientifique, en quelques mots incisifs il relève la raison dernière des

cluses, et il en tire les conséquences avec une richesse de détails qui ne laisse perdre aucun des fruits qui découlent des principes.

Deux jours après le sermon sur saint Joseph, une bonne dame me disait :

— Mais ceci n'est pas pratique.

— Ah, vous croyez ?

— Eh ! oui, Monsieur, c'est certain.

— Peut-être, mais voyons, est-ce que dimanche, l'orateur n'a pas exposé fort délicatement comment Marie a aidé saint Joseph à se sanctifier, par le saint exemple de toutes les vertus, par la parole édifiante, par la douce influence d'un abandon tendre, confiant par l'amour pur qui rayonne dans toute sa personne bénie, par ses chants angéliques, par un zèle plein de respect et d'un charme irrésistible, par sa simplicité, sa candeur, sa prudence, sa sagesse, sa patience et surtout par sa prière fervente ?

— Oui, Monsieur, et après ?

— Ne croyez-vous pas, qu'une dame chrétienne, comme vous, pourrait avec le même moyen convertir et sanctifier son mari ?

— Sans doute, mais il fallait le dire.

— Et voilà, Madame, ces Parisiens servent toujours des mets trop fins, et laissent trop à deviner ; soyez tranquille, je le lui dirai."

Ce n'est pas en passant que l'on saisit tout d'abord cette qualité maîtresse, il y faut revenir par la réflexion, la méditer dans le recueillement de la solitude, et je me trompe bien, alors si l'on ne sort pas de cette méditation avec une plus haute idée de l'intelligence et du cœur de l'orateur Je Notre-Dame !

Il a une connaissance fine et pénétrante du cœur humain, il en sonde les misères profondes, il en relève jusqu'aux travers. Rappelez-vous, s'il vous plaît, la conférence sur la *mortification* et sur la *miséricorde*. Combien de détails, qui sont autant de coups de pinceau de la nature prise sur le fait.

Ajoutez à cette science celle des saints livres, des saints Pères, de l'histoire, de la littérature, des problèmes sociaux de notre temps, chacune se présente en son temps, non avec l'ostentation du pharisien, mais modeste comme une noble dame, apportant son tribut comme si c'était le denier de la veuve.

Je regrette vivement que le travail épineux de la reproduction ne se soit pas fait pour les conférences de la retraite comme pour celles du dimanche, il y a eu là des discours qui nous ont enlevés d'un vol puissant, jusqu'au plus haut sommet de l'éloquence : ceux sur le *nom de chrétien*, sur le *péché*, sur la *confession* et sur le *mystère des larmes*, et très pratiques, je vous assure.

Le sermon sur la *Passion* a paru bien simple. On s'attendait peut-être à un éclat de tonnerre, on oubliait que les grandes douleurs, comme les grandes joies, sont presque silencieuses, et ne laissent couler leurs larmes qu'à la dérobée.

L'orateur n'a point oublié ces convenances ; dépouillé de tout

ornement, du camail, de la croix du Primicier, il a paru dans la chaire en simple rochet, portant dans cette blanche simplicité le deuil de son Dieu.

Il s'est oublié, pour ne nous entretenir que du récit de la Passion. Mais quel narré touchant ! Là se confondait habilement le récit des quatre évangiles, mais dans le choix des détails il ne prenait que la fleur, mettant dans un relief saisissant le fait. Chacun, comme dit Horace, a pu croire qu'il en pourrait faire autant. Eh bien ! qu'il essaie : il travaillera, il se mettra en sueur, et à la fin découragé il jettera le manche après la cognée.

Le sermon du jour de Pâques n'a pas eu d'autre mystère de succès ; mais c'est le fini de l'art.

Enfin quel a été le résultat ^{***} de cette belle station ?

Ce n'est pas un orage qui a passé sur notre pieuse cité, qui l'a agitée, qui l'a remuée jusque dans ses fondements, non, les circonstances ne s'y prêtaient pas non plus.

Mais cette prédication de Monseigneur Soulé a été une douce rosée, tombant abondante comme une chaude pluie d'été, et renouvelant les âmes. Depuis longtemps, les confessions d'hommes n'avaient pas été aussi nombreuses. L'orateur a de plus affirmé le bien qui existait. Il nous a montré la mission civilisatrice du Christ dans le monde ancien et dans le monde moderne par ses côtés les plus brillants et les plus touchants, il a illuminé les âmes d'une vive lumière, il les a élevées jusqu'aux régions les plus pures de la charité, il les a touchées jusqu'aux larmes, il les a ancrées plus profondément dans l'amour de cette religion qui est le salut de l'homme, de la famille et de la société.

Enfin il a fait passer sur nous ce souffle catholique de l'épiscopat français qui a fondé la France de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis ; il a fait revivre les jours glorieux de Mgr de Forbin-Janson.

“Soyez en donc béni, Monseigneur, et remercié au nom de ce peuple à qui vous avez parlé avec tant de tendresse, au nom de ce clergé de Notre-Dame dont je suis le représentant, au nom de cette congrégation de Saint-Sulpice, à qui vous avez bien voulu décerner si souvent l'hommage de votre pieux attachement.”

(M. le curé de Notre-Dame.)

Ordination par Mgr l'archevêque de Montréal, dans l'église paroissiale de Sainte-Thérèse, le 3 avril.

Ordres-moindres.—MM. L.-A. Jasmin et J.-E. Monette, Montréal.

Sous-diaconat.—M. L.-J.-B. Boissonneault, Montréal.

Diaconat.—M. J. Lavallée, Montréal.

Les offices du saint jour de Pâques, du grand jour de la Résurrection, ont été suivis dans toutes les églises de notre ville par une immense foule de fidèles, remplissant tous les temples, si

vastes fussent-ils, et montrant partout le plus grand recueillement, la piété la plus sincère.

A l'église métropolitaine, Mgr l'archevêque a officié pontificalement à la grand'messe et aux vêpres.

Sa Grandeur, à la fin de la grand'messe, a donné la bénédiction papale.

L'ouverture des Quarante Heures à la chapelle des Tertiaires, aura lieu demain, dimanche. Grand'messe à dix heures.

CONFÉRENCE PAR MGR SOULÉ A NOTRE-DAME.

(Analyse.)

VIe Conférence. La Résurrection.

*Resurrexit Christus et apparuit, alleluia !
Le Christ est ressuscité et il est apparu,
alleluia !*

MES FRÈRES,

En ce grand jour triomphons et soyons dans l'allégresse, car c'est le jour que le Seigneur a fait ! Le Seigneur, le Dieu tout-puissant a fait sans doute tous les autres jours quand il a dit au commencement : *Fiat lux !* et qu'il a créé la lumière. Mais cette lumière n'est pas la véritable lumière puisqu'elle s'éclipse tous les jours dans la nuit. Voici la véritable lumière, le jour que le Seigneur a fait, jour ne pâissant jamais, jour ne connaissant pas d'ombre : le jour de la Résurrection du Christ.

Chrétiens, rejouissons-nous dans ce grand jour du Dieu vivant. Disons comment le Christ est ressuscité et comment il est apparu.

I

Le corps du divin Crucifié avait été descendu de la croix, embaumé à la hâte, déposé dans un sépulcre neuf, scellé des sceaux de l'empire romain ; et maintenant des soldats montaient la garde autour du tombeau. Jésus avait dit : " Je ressusciterai le troisième jour," et c'est pourquoi ses ennemis gardaient son cadavre scellé.

Ressuscitera-t-il ? ressuscitera-t-il ? se demandait avec anxiété le petit troupeau des amis fidèles, des disciples de Jésus, un moment dispersés quand le Pasteur avait été frappé, mais de nouveau réunis. Ressuscitera-t-il selon sa parole ? Leur foi était chancelante et leur désolation bien plus grande que leurs espérances. Ils espéraient si peu qu'ils s'étaient préparés à venir, après les fêtes de Pâques, rendre à Jésus un dernier hommage et l'ensevelir de nouveau.

Les saintes femmes, Marie Madeleine, sans doute à leur tête, — elle qui connaissait si bien le prix des parfums, — avaient

acheté des aromates et elles soupiraient après le lever de la troisième aurore !

Elle allait se lever cette aurore quand Marie Madeleine, dit saint Jean,—ne parlant que d'elle, et cependant les deux autres Marie étaient bien avec elle,—quand Marie Madeleine vint dès le matin au Calvaire pour voir le sépulcre. C'était le moment où Jésus venait de ressusciter.

Au point du jour, avant le lever du soleil, Jésus, vainqueur de l'enfer et de la mort, était sorti vivant du tombeau, sans rien déplacer, sans rien briser, ni le roc, ni le sceaue, ni la pierre : subtil, invisible, Jésus venait de ressusciter ! Un ange radieux apparaît soudain, renverse la pierre du sépulcre et s'assoit dessus ; son visage étincelle comme l'éclair, son vêtement est blanc comme la neige ! A sa vue, les gardes effrayés sont tombés à terre ; bientôt ils s'enfuirent et l'ange reste seul.

Pendant que s'accomplissaient ces merveilles, les saintes femmes, les trois Marie, plaintives et désolées, s'acheminaient vers le Calvaire ; elles en montaient les rampes, portant les parfums pour embaumer de nouveau le corps de Jésus. Elles se demandaient : " Qui donc nous enlèvera la pierre du sépulcre ? " Grande fut leur surprise quand elles virent cette pierre renversée, et le sépulcre ouvert ; grand fut leur effroi, quand elles aperçurent l'ange, toujours là, assis sur la pierre. " Oh ! ne craignez pas, leur dit-il, je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth. Il n'est plus ici, *resurrexit Christus !* Le Christ est ressuscité ! Mais venez, et voyez la place où on l'avait mis. " Les saintes femmes pénétrèrent dans la grotte où était le sépulcre ; et n'y trouvant plus le corps adorable de Jésus, malgré ce que leur avait dit l'ange, elles sortent de la grotte consternées. Alors, non plus un seul ange, mais deux, tout resplendissants, leur apparaissent et leur disent : " Pourquoi cherchez-vous donc parmi les morts Celui qui est vivant ? Il n'est plus là, il est ressuscité, *resurrexit Christus.* "

Troublées, les saintes femmes descendent à Jérusalem et vont raconter aux apôtres ce qu'elles viennent de voir et d'entendre. Comment ont-elles parlé ? Mal sans doute, en proie à la douleur et à la joie, à la crainte et à l'espérance ! Madeleine, l'ardente Madeleine a dû parler avec agitation. Les apôtres ne veulent pas les croire et traitent leurs paroles de rêveries. Cependant deux d'entre eux, Pierre et Jean, mieux avisés, se détachèrent et partirent sur l'heure.

Jean était plus jeune, il avait la conscience plus légère, et peut-être plus d'amour ; il arriva avant Pierre au sommet du Calvaire, et là, il l'attendit. Tous deux, ils entrèrent dans la grotte où était le sépulcre et ils virent le linceul qui avait servi à ensevelir le corps de Jésus, le suaire qui avait recouvert sa tête, pliés séparément au fond du tombeau, mais plus rien, ni ange, ni merveilles. Et ils descendirent, ne sachant que penser, vers Jérusalem.

Or les saintes femmes qui avaient vu Pierre et Jean sortir du

ténacle, comprirent bien où ils étaient allés ; elles s'élançèrent à leur suite, et les rejoignirent sur le Calvaire. Et comme les apôtres descendaient, elles descendirent avec eux, mais fatiguées, et lentement.

Madeleine seule, resta ! Que voulez-vous ! on lui avait enlevé tout ce qu'elle aimait sur la terre. Au Calvaire, elle retrouve sa dernière trace ; au Calvaire, elle resta ! Elle était là, debout et pleurant, *plorans* ; parfois s'inclinant pour regarder dans le sépulcre où avait reposé le corps de Jésus. Et alors elle revit les deux anges assis où avait été déposé Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds, et ces deux anges lui dirent : "Femme, pourquoi pleurez-vous ?" — "Oh ! parce qu'on a enlevé le Seigneur et je ne sais pas où on l'a mis !" Alors elle éclata en sanglots et se détourna, et en se détournant des anges, elle vit devant elle Jésus. Elle ne savait pas que c'était Jésus, parce qu'il avait pris la forme du jardinier, et il répéta la même question que les anges : "Femme, pourquoi pleurez-vous ?" — "Oh ! dit elle, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis parce que je l'emporterai."

Alors Lui : "*Maria ! Marie !*" En entendant son nom prononcé de cette manière, Marie comprend et s'écrie : "*Rabboni ! Rabboni !* mon bon maître."

Le Sauveur appelait quelquefois Madeleine par son petit nom — nom cher à son cœur car c'était celui de sa mère — mais c'était bien aussi le nom de cette grande Madeleine qui venait d'inaugurer sur la terre l'amour nouveau de l'Homme-Dieu — "*Maria — Rabboni*, mon bon maître," et aussitôt Madeleine se précipite pour aller reprendre sa place aux pieds de Jésus, les baiser encore, et les baigner de ses pleurs. Il l'arrêta, et sur son beau front, il imprima un stigmate à l'éternelle mémoire de cette grande scène d'amour ! "Ne me touchez pas, lui dit-il, — ce n'était pas, en effet, l'heure des épanchements, — mais allez dire à mes frères qu'ils me verront en Galilée."

Madeleine court toute heureuse, vers Jérusalem et plus que jamais ravié. Et maintenant va-t-on mieux la croire ? Jésus a semblé craindre que non, car il a voulu apparaître à toutes les saintes femmes réunies. Elles descendaient vers Jérusalem à petit pas, lentement ; elles allaient arriver aux portes, quand Madeleine les rejoint, et tout à coup Jésus leur apparut. S'abandonnant familièrement à elles, il leur dit : "Allez, allez dire à mes frères qu'ils me verront en Galilée."

Si le Sauveur a prodigué sa divine présence aux saintes femmes ; s'il leur est apparu avant d'apparaître aux apôtres c'est que vraiment aux jours de l'épreuve, aux jours de la douleur, elles s'étaient montrées plus généreuses, plus fidèles, plus dévouées. Et partout où sera prêché le saint Evangile du Christ, un éclatant honneur leur en reviendra, et cet honneur à travers les siècles rejaillira sur toutes ces nobles chrétiennes qui perpétuent avec

les saintes traditions le zèle ardent et la fidélité. Honneur à elles ! Il en est dans cette enceinte, honneur à elles au nom du Dieu vivant !

Toutefois parmi les apôtres, il y en eut un qui mérita d'attirer l'attention de Jésus ressuscité, celui-là que Jésus avait regardé dans la cour du prétoire, celui-là qui sous le regard de Jésus avait pleuré amèrement : Pierre le renégat. O tendre amour de Jésus pour le pécheur repentant !

Dans ce jour de gloire, Jésus avait retrouvé Pierre, le pasteur qui doit désormais le remplacer sur la terre. Maintenant, il convient qu'il se porte à la recherche du petit troupeau dispersé. Le voilà donc qui court en hâte après ces deux brebis errantes qui s'enfuyaient le jour même de Jérusalem, les deux disciples d'Emmaüs. Ils s'en allaient toutes leurs espérances perdues, s'entretenant de la Passion et de la mort de leur bon maître. Jésus survint soudain, se mit à marcher avec eux ; leurs yeux étaient fermés et ils ne reconnaissaient pas Jésus. De quoi parliez-vous, leur dit-il ? vous êtes tristes, *estis tristes*. “ Et, répondit l'un d'eux, êtes-vous donc tellement étranger à Jérusalem, que vous ignoriez absolument ce qui vient de s'y passer ? — Quoi donc, dit Jésus ? — Ah ! touchant Jésus de Nazareth, ce grand prophète, puissant en œuvres et en paroles ! Comme ils l'ont crucifié ! Nous espérions qu'il délivrerait Israël ! ” Mais comme le troisième jour était passé, ils avaient perdu la foi, ils n'ont plus d'espérance ! *et tristes estis*, ils étaient tristes. — “ Insensés, leur dit Jésus, lents à croire ce que les prophètes ont annoncé : ne fallait-il pas que le Christ souffrit ainsi pour entrer dans sa gloire ? ” Et alors commençant par Moïse, et continuant par les autres prophètes, il leur interpréta ce que les Écritures avaient dit de lui.

Ils étaient arrivés à Emmaüs ; comme Jésus feignit d'aller plus loin, eux, élevés à l'école du Sauveur hospitalier, lui dirent : “ Demeurez avec nous, il se fait tard, le jour baisse, demeurez avec nous. ” Jésus entra avec eux dans l'hôtellerie. Ils se sont mis à table, et Jésus a pris du pain entre ses mains, l'a béni, l'a rompu et le leur a donné comme au cénacle ; aussitôt leurs yeux s'ouvrirent et ils reconnurent Jésus ; mais Jésus avait disparu. “ C'était bien Lui, c'était bien Lui ! disent les deux disciples, comment ne l'avons-nous pas reconnu ? nos cœurs étaient si ardents pendant qu'il nous parlait ! c'était bien Lui ! ”

Et ils reprennent le chemin de Jérusalem malgré la nuit, malgré leur fatigue. Qu'importe la nuit ? qu'importe la fatigue pour qui marche avec Jésus ? Ils trouvent tous les disciples réunis au cénacle, ils sont accueillis par un doux murmure : “ Il est ressuscité vraiment, il est apparu aux saintes femmes, il est apparu à Madeleine, il est ressuscité vraiment ! ” Eux racontent ce qui leur est arrivé, comment ils avaient reconnu Jésus quand il avait rompu le pain. Alors les disciples éclatent en transports de joie, d'espérance et d'amour. Puis les portes closes, au milieu

d'eux Jésus apparaît ! “ Paix à vous, disait le bon maître; *pax vobis !* ” Mais comme un frémissement parcourait l'assistance : “ Ne craignez pas, ne craignez pas ! ce n'est pas un fantôme, c'est moi ; voyez et touchez, ” et il leur présenta ses mains et ses pieds pour les leur faire toucher et baiser.

Après ce témoignage sensible de sa résurrection, Jésus sortit et dit encore : “ Paix avec vous. ” Et il souffla sur eux. “ Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. ” Et ayant dit, Jésus disparut.

C'était alors la cinquième apparition de Jésus ; après cette apparition, il ne se montra plus ; c'était assez !

II

Le Christ ressuscité, les hommes peuvent chanter le cantique de vie et d'allégresse, alleluia ! Le Christ est ressuscité, et le Christ ressuscité ne meurt plus, alleluia ! Il est vivant !

Il est vivant, le Christ, dans le ciel, assis à la droite du Père avec son corps glorieux, régnant sur les anges et sur les saints.

Il est vivant, le Christ, dans le sein de l'Église, ici-bas seion sa promesse divine : “ Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. ”

Il est vivant, le Christ, à l'autel, dans la divine Eucharistie, faisant rayonner autour de lui la lumière, l'innocence, l'amour, l'immortalité.

Il est vivant, le Christ, au dedans de vos âmes aujourd'hui, mes frères. Oh ! vous le sentez bien, votre cœur est ardent parce que Jésus vous parle, votre cœur est heureux parce qu'il le remplit.

Il est vivant vraiment, le Christ ; non seulement il est vivant, mais il est la vie essentielle, véritable, la seule vivante.

Il est la vie, Jésus ressuscité ; il est la vie qui débordant de son sein, presse le néant, suscite l'être, éveille la nature.

Il est la vie dont l'éclat fait étinceler les astres, le soleil, les étoiles ; dont la fécondité peuple les mondes, orne la terre, gonfle les océans ; dont la beauté, dont le sourire caresse les fleurs, embaume les brises, et fait palpiter notre pauvre cœur humain.

Il est la vie, Jésus ressuscité, cette vie surnaturelle, plus grande et plus belle, débordement de la grâce qui tombe dans l'âme humaine, la dilate, la remplit, la transforme pour la rendre vivante et glorieuse comme Lui.

“ Oh ! s'écrie le saint prophète, quelle est l'âme qui veut la vie ? ”

O Seigneur, dans ce jour de gloire et de résurrection, plus que jamais vous dites : “ Si quelqu'un a soif de vie qu'il vienne à moi, et il boira aux sources de la vie. ”

O Jésus ressuscité, nous venons tous aujourd'hui à vous, donnez la vie à notre intelligence ! soyez son flambeau, sa lampe brillante qui se balance dans son sein. Donnez la vie à notre cœur :

vous l'avez fait si grand, si beau, si profond ! vous l'avez pétri avec quelque chose de divin, qui fait sa gloire mais aussi son tourment, vous l'avez creusé à la façon de l'abîme ! O Jésus ressuscité, ô Dieu vivant, remplissez-le ! Faites, en ce jour, lever sur toutes ces âmes chrétiennes, sur toutes ces âmes bien-aimées, faites lever le grand jour de la résurrection, le jour étincelant de votre immortalité ! Oh ! que toutes ces âmes désormais toujours vivantes de votre grâce, à jamais mortes pour le péché, parviennent toutes heureusement au séjour de la vraie gloire, de la vraie félicité, de la vie éternelle ! Amen.

SAINT JOSEPH, PACIFICATEUR SOCIAL.

Dans notre société troublée, nul besoin ne nous tourmente plus que celui de la paix. Les hommes sages, prudents et prévoyants s'inquiètent à bon droit. Des vents de défiance, de convoitise et de révolte soufflent dans l'air.

Quelle puissante intervention descendra dans la lice sociale avec d'efficaces paroles d'apaisement ? Quel ambassadeur nouveau, plus bienfaisant que l'antique, apportera dans les plis de sa robe, non pas la paix ou la guerre, mais seulement la paix ?

Il semble que de notre temps la dévotion à saint Joseph se soit levée pour accomplir tout doucement, avec force mais suavité cette œuvre nécessaire, bienfaisante et civilisatrice d'apaisement et de paix. Les économistes pourront discuter longtemps ces problèmes sans les résoudre. Les clameurs de la rue jeteront même souvent dans leurs discussions des menaces qui les troubleront. Nulle solution n'égalerait jamais la solution religieuse ; humilité, abnégation chrétienne et virile, courage constant soutenu par l'espérance, travail opiniâtre et fécond, tout cela prêché aux uns ; et aux autres, devoirs rigoureux de chercher des frères dans les pauvres, de les aider, de les secourir, de les aimer ; inanité de l'orgueil de caste, dangers des richesses, crime des plaisirs illégitimes ; à tous, charité qui les unit, comme membres d'une même famille, en leur Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

Certes, la condition du travailleur est loin d'être une condition méprisante dont il ait à souffrir dans sa légitime dignité d'homme. Elle a été singulièrement relevée par Jésus-Christ lui-même. Il l'a préférée à toute autre, lui qui pouvait choisir en descendant ici-bas le rang social où il naîtrait. C'est un fait dont rien ne saurait altérer ni diminuer la haute signification : Jésus-Christ est né fils d'artisan aux yeux des hommes, artisan lui-même, avant de se révéler docteur, illuminateur et thaumaturge. Il y a donc des hommes ici-bas qui sont les héritiers de la noblesse créée par le Fils de Dieu, qui sont ses pairs, que sa providence a destinés à

suivre ses traces, à vivre de sa vie ? Ces hommes sont-ils les riches ? sont-ils les puissants ? sont-ils les glorieux et les jouisseurs de ce monde ? Non, ce sont les humbles, les petits, les ouvriers et les manieurs d'outils.

Il leur a dit : " Je suis né vôt're et je res'e vôt're, parce qu'aux yeux de Dieu ces distances sociales ne signifient rien, parce que toutes les âmes lui sont également chères, parce que votre condition est préférable en ce qu'elle vous met à l'abri de bien des dangers et vous offre l'occasion de bien des vertus. Aimez-la et tenez-vous-y. Petits, il vous est facile d'être humbles ; obligés au travail, il vous est facile d'y être résignés : pauvres d'argent, il vous est facile de renoncer aux coûteux et périlleux plaisirs qu'il procure. Votre condition est la meilleure. Vous êtes à l'abri de bien des tentations, et les joies du ciel vous dédommageront des sacrifices de la terre."

Il semble que Jésus ait voulu prévoir le jour où les petits se compteraient, se diraient qu'étant le nombre ils sont la force, et méditeraient quelque injuste renversement des conditions sociales, qui ouvrirait, sans qu'ils s'en doutassent, la porte aux abus qui tuent une société. Il a prévu ce jour, et, s'intéressant aux travailleurs comme à des privilégiés qui ne sauraient pas estimer la supériorité de leur sort, il est descendu parmi eux, les calmant avec sa suavité divine, les apaisant du regard et de la main, semblant leur dire : " Mais prenez-garde ! c'est vous qui êtes les heureux. Votre condition est la meilleure, et la preuve c'est que je l'adopte, moi, votre Dieu ?"

Ce n'est pas qu'il ait entendu condamner la richesse et les riches, quoiqu'il ait paru plusieurs fois sévère pour eux dans son Evangile, mais sa parole, confirmation et contre-épreuve en quelque sorte des enseignements de sa naissance et de sa vie, en a signalé les dangers. L'orgueil en est un. Combien il est facile d'y tomber quand tout ce qui vous entoure établit en votre faveur une supériorité apparente et factice, le luxe des vêtements, celui des ameublements et des habitations, les flatteries intéressées prodiguées par des exploiters à vos mérites exagérés, la facilité de vous procurer sans efforts mille satisfactions interdites aux pauvres ! On peut se croire aisément, dans ces conditions, d'une race supérieure, et, d'instinct, traiter d'inférieur quiconque vaut moins argent comptant. De là ces airs suffisants et hautains vis-à-vis des fournisseurs, des colons, des fermiers, des domestiques ; de là ces exigences qui transforment les serviteurs en bêtes de somme ; de là, ces dédains qui évitent le contact des pauvres comme une souillure ; de là, que sais-je ! mille niaiseries révoltantes ou ridicules, qui ne sont au fond que des trahisons de l'orgueil !

Un autre danger de la fortune est la facilité qu'elle donne pour le plaisir. Et comme le cœur humain demeure vicié depuis la

chute, la facilité du plaisir en crée la tentation, ce qui prépare à la fortune un danger de plus.

Voilà ce que Notre-Seigneur a voulu faire entendre aux riches en proclamant meilleur le sort des pauvres. D'où le devoir pour les uns d'accepter leur sort avec résignation, avec courage, avec joie; pour les autres, de veiller aux périls de leur position, et, de plus, au nom de la grande loi de la charité, d'aller au-devant des frères souffrants de Jésus-Christ, de les chercher, de les aimer, de secourir leurs misères, de les traiter avec bienveillance, d'améliorer leur sort. Et là dedans réside la vraie solution du grand problème de la paix sociale!

Toutes les doctrines qu'on prêche au travailleur, et qui ne sont pas celles-là, sont fausses, mensongères, et le trompent sans le satisfaire. Tout ce qu'on allume en lui d'ambition et de passions ne peut tourner qu'à son malheur et à sa ruine.

Nous sommes, dans ce temps, en pleine crise sociale. Les idées chrétiennes, qui, après avoir jadis arraché toute une classe d'hommes à l'esclavage, et avoir contraint les patriciens de la vieille Rome à traiter en frères ces prolétaires réhabilités, avaient établi une société nouvelle fondée sur le respect de tous les droits et l'amour de toutes les classes, ces idées, dis-je, en perdant de leur empire, ont laissé le champ libre à des revendications et à des conflits menaçants. La réconciliation sociale est presque à refaire.

Or, ce n'est pas sans une disposition providentielle qu'en ce temps précisément, la dévotion à saint Joseph a pris des accroissements nouveaux.

A mesure que le culte du saint patriarche pénétrera davantage dans les masses chrétiennes, il y rétablira les saintes vertus qui ont longtemps constitué leur honneur et alimenté leur courage. Il dira dans ces humbles foyers : " Mais je suis des vôtres, moi, travailleur et ouvrier comme vous. Vous avez de l'ambition? Voyez ma gloire. On arrive à ces honneurs et à ces bonheurs en partant des ateliers, beaucoup plus sûrement que des palais. Laissez, laissez la richesse à ceux qui la possèdent. C'est un hôte dangereux dans la maison. Laissez le plaisir à ceux qu'il trompe : ce n'est point lui qui mène au ciel et à Dieu. Soyez humbles, soyez résignés, soyez forts, soyez vaillants, soyez honnêtes. Aimez votre prochain quel qu'il soit, ne lui faites injure ni tort. Gardez la paix. Dieu vous voit et vous aime. Il a mis la vertu à votre portée : c'est la vraie richesse, il vous réserve le ciel, où sont les vrais honneurs."

Et c'est pourquoi nous pouvons saluer en saint Joseph un pacificateur social.

LES ŒUVRES DES PÈRES FRANCISCAINS EN TERRE-SAINTÉ.

Le Saint-Siège a confié à ces religieux la garde de l'entretien des lieux consacrés par la vie, les miracles et la mort de Jésus-Christ ; cet entretien exige chaque année des sommes considérables.

En dehors de l'entretien des sanctuaires de la ville de Jérusalem, les Franciscains ont encore à supporter une charge particulière. On sait que les Musulmans sont possesseurs de la basilique du Saint-Sépulcre, que seuls les patriarches catholiques ou chismatiques et le Père Custode de Terre-Sainte ont le droit d'en faire ouvrir la porte, et que le *bakchiche* à payer pour chaque ouverture de porte est d'autant plus élevé que la porte reste plus longtemps ouverte ; mais ce qu'on ignore généralement, c'est le chiffre de *bakchiche*. Eh bien, pour ce qui la concerne, la Custodie des R. P. Franciscains verse annuellement au trésor ottoman une somme dont la moyenne s'élève à *vingt mille francs*.

Pour remplir leur mission de gardiens des sanctuaires de la Terre-Sainte, les Pères, chaque fois que cela leur est possible, se rendent acquéreurs des ruines d'anciens sanctuaires et les réédifient dès que leurs ressources le leur permettent. Or, depuis peu d'années, les Franciscains sont possesseurs des ruines du sanctuaire élevé sur l'emplacement de la maison de saint Joseph, située à l'entrée de Bethléem sur le chemin qui conduit au champ des Pasteurs. Les ruines restent là jusqu'à ce qu'ils aient l'argent nécessaire pour y élever au moins une chapelle. Les Franciscains sont possesseurs, à Naïm, du lieu où Notre-Seigneur a ressuscité le fils de la veuve. Ils y ont construit une modeste chapelle, où un Père du convent de Nazareth va quelquefois célébrer la messe ; mais il faudrait y bâtir un presbytère et des écoles et y établir une paroisse.

Sur le Thabor, les Franciscains sont possesseurs de presque tout le plateau de la Sainte Montagne. Le sanctuaire de la Transfiguration et le lieu où s'élevait la chapelle dédiée à Moïse ne sont toujours, faute de ressources, que des pierres éparses dans les broussailles. Tout ce qu'ils ont pu édifier jusqu'à présent, c'est une petite chapelle provisoire et un local destiné à abriter du soleil ou de la pluie les pèlerins et leurs montures.

Les Franciscains possèdent, à Cana, l'emplacement de la maison de Simon le Cananéen dans laquelle Notre-Seigneur opéra son premier miracle. Ils y ont élevé sur les ruines de l'ancien sanctuaire une petite chapelle, où un Père de Nazareth vient chaque dimanche célébrer les offices, et une petite école. Mais comme les retours des Grecs schismatiques au catholicisme sont de jour en jour plus nombreux à Cana, il faut de toute nécessité, transformer la chapelle en église, agrandir l'école et construire un presbytère.

Les Franciscains sont possesseurs, à Séphoris, de l'antique sanctuaire élevé sur la maison de sainte Anne. En attendant que les aumônes de la chrétienté leur permettent de reconstruire, sinon la cathédrale de Diocésarée, du moins la magnifique église qui lui a succédé pendant les Croisades, et dont il ne reste debout que les trois absides, les Franciscains ont bâti tout à côté une petite chapelle provisoire et des logements pour les gardiens du sanctuaire.

Les Franciscains ont aussi le devoir de donner l'hospitalité aux Pèlerins de la Terre-Sainte. Si quelques-uns les indemnisent, tous ne le font pas ou ne peuvent le faire. Ces frais d'hospitalité s'élèvent chaque année pour eux à une somme considérable.

Le soin des pauvres et des malades, fait encore partie des œuvres de Terre-Sainte ; les Franciscains leur distribuent annuellement pour 75,000 francs de secours.

Ils ont de plus à leur charge trois orphelinats, dont deux pour les garçons et un pour les filles. Ils entretiennent vingt-six écoles de garçons et onze écoles de filles. Ils desservent vingt-huit paroisses, quinze succursales, vingt-deux sanctuaires, onze chapelles et deux sanctuaires partagés avec les schismatiques ; en tout soixante églises et chapelles. Or, en Palestine, il n'y a ni traitement ni casuel. Les églises, les presbytères, les curés et souvent mêmes les paroissiens sont entièrement à la charge de la Custodie dans les paroisses franciscaines.

Voilà le touchant emploi des offrandes du Vendredi-Saint, et des aumônes qui proviennent de toute la chrétienté pour l'entretien des Lieux saints, des religieux, des pèlerins et des pauvres.

LA PREMIERE CONFESSION D'UN ENFANT.

Le collège Stanislas, à Paris, est un établissement de premier ordre qui obtient toujours les plus brillants succès dans les concours entre les collèges et lycées de la capitale. L'abbé de Lagarde qui est mort depuis peu à la tête de cette maison, a laissé une grande mémoire. C'est au moment d'entrer à l'Ecole polytechnique qu'il s'était senti appelé au sacerdoce. Sa vie vient d'être écrite ; on y trouve un trait fort intéressant sur sa première confession. On y verra comment ce premier effort de son âme et la première estime qu'il conçut du prêtre commencèrent l'œuvre de sa haute vertu et de sa vocation. Laissons parler son historien :

“ Afin d'encourager les autres en leur inspirant une haute et véritable idée du sacrement de pénitence, il a raconté souvent, dans la suite, les angoisses qu'il éprouva dans sa première confession. Il avait, hélas ! commis un péché qui, pesant lourdement sur sa conscience, lui causait de vives inquiétudes et de véritables tourments.

Un jour, il avait aperçu sur la cheminée une boîte de bonbons. L'enfant ne résista pas à l'envie d'ouvrir la boîte et de goûter un seul bonbon ; puis, poussé par le démon de la gourmandise, il en

prit un second, un troisième, il ne sait pas lui-même où il s'arrêta. La faute était commise, il fallait s'en accuser. Le repentir était sincère ; mais comment se résoudre à confesser ce vol à M. le curé ? M. le curé vient si souvent à la maison ! Oserai-je encore le regarder ? Ne dira-t-il pas à papa et à maman que leur petit Louis est un voleur ? Pourrai-je encore paraître devant leurs yeux ?

On lui avait bien parlé du secret de la confession, mais maintenant les appréhensions le bouleversaient et l'empêchaient de songer à autre chose qu'à sa honte. Toutefois le sentiment de la loyauté et de la droiture était déjà profondément gravé dans son âme. " Non, dit-il, je ne tromperai pas, ce serait lâche de cacher ma faute ; je la dirai donc, quoi qu'il puisse en résulter pour moi." Mais comme le petit cœur battait fort, quand il s'approcha du confessionnal ! Enfin la faute est déclarée et il est soulagé d'un grand poids ; il a rencontré un si cordial accueil, il a reçu de si tendres encouragements qu'il se sent fortifié contre toutes les tentations de ce genre. Néanmoins il n'est pas entièrement rassuré. Comment s'y prendra M. le Curé, se disait-il, pour ne jamais faire la moindre allusion en présence de mes parents ?

Quelques jours après, M. le curé revint effectivement, selon son habitude, passer quelques instants dans la famille. Louis n'était pas à son aise ; il se tint à l'écart. A l'heure du dîner, il fallut le chercher. On le trouva dans un coin du jardin, et comme le cas était extraordinaire, on lui demanda pourquoi il s'était ainsi caché comme s'il avait peur de M. le curé. A celle, Louis n'osait lever les yeux pour ne pas rencontrer ceux du prêtre. Après le dîner, on passa au salon, et là, pendant qu'on était en train de causer, le coup fatal fut porté comme s'il avait été prémédité. " Louis, dit la mère, n'as-tu rien à offrir à M. le curé ? va donc chercher la boîte à bonbons ! " A cette parole, la rougeur monte au front de l'enfant, il parvient cependant à faire bonne contenance ; il vient présenter la boîte à M. le curé, en baissant les yeux, puis se retire sans le regarder en face. Les conversations continuèrent avec animation et gaieté ; est-il nécessaire de dire qu'il n'y eut pas la moindre allusion indiscreète ? M. le Curé renouvela souvent ses visites, et toujours il se montra comme s'il ne savait rien. Le jeune Louis, étonné de cette discrétion absolue, conçut une haute idée du prêtre et de la confession, et, dans la suite, il n'eut plus à lutter contre la fausse honte.

On s'aperçut que ces confessions candides produisaient des fruits excellents. Vers cette époque, un vigneron, que la famille avait à son service, était occupé à pressurer le vin ; Louis tournait autour du pressoir. " Monsieur Louis, lui dit le vigneron, voulez-vous boire un peu du vin doux ?—Moi, je voudrais bien, répondit-il, mais maman ne veut pas que j'en boive.—Maman ne voit pas, fut-il répliqué, elle ne le saura pas.—Oui, répondit Louis, mais le bon Dieu me voit." Le brave vigneron fut un peu confus

de la leçon : il raconta aussitôt le fait à sa femme, et, rempli d'admiration pour le jeune Louis, il le proposa pour modèle à ses propres enfants.

LA MÈRE ET L'ORPHELIN.

(Suite et fin.)

Mme de X... ne voyant entrer l'orphelin fut comme saisie. "Encore cet enfant" dit-elle, puis elle détourna la tête.

Catherine laissa l'orphelin se mettre à genoux.

"—Sais-tu prier?"

"—Sûrement, Mademoiselle ; ma bonne mère me faisait prier tous les jours."

"—Bien, mon enfant, prie à haute voix."

"Mon Dieu, prie l'enfant, vous êtes miséricordieux aux pauvres et aux malheureux, prenez pitié de moi. Bienheureuse Vierge de Lourdes, vous savez que ma mère en mourant m'a confié à vous, souvenez-vous de moi !"

Après une minute de recueillement et pendant que des larmes sillonnaient ses joues pâlies par la souffrance, il reprit : "Quand ma mère vivait je priais : Mon Dieu, conservez-la en bonne santé ; maintenant, qu'elle n'est plus, je vous prie, Seigneur, de conserver cette dame qui m'a préservé de la mort en me recueillant dans cette maison."

"Non, non, dit Mme X..., je ne puis repousser l'enfant que la Vierge immaculée m'envoie, il sera mon enfant."

Soudain elle se lève, prend Charles par la main. "C'est juste, petit, remercie la Bonne Vierge ; elle t'a conduit vers une mère inconsolable. Tu es au bout de ton voyage ; cette maison est la tienne, c'est Notre-Dame de Lourdes qui te l'a procurée."

Mme de X..., après avoir remis l'enfant à la bonne Catherine, continua sa prière, consolée et réconfortée. "Ma maîtresse est sauvée, pensait la brave servante, la charité et la générosité sont les nouveaux liens qui l'attacheront à la vie."

Charles était un excellent enfant, si bien qu'au bout de peu de temps, Mme de X... l'aima d'une tendresse presque maternelle. Quelques années après elle l'adopta lui donnant son nom et sa fortune.

Charles est à la tête de grandes entreprises, universellement aimé et honoré. C'est ainsi que Notre-Dame de Lourdes écouta la prière de deux mères. Mme de X... trouva le bonheur dans l'exercice de la charité. Charles fut récompensé pour la confiance maternelle et son propre abandon à la puissante protection de la Mère céleste,

DECES DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.
11 Mach. XII. 46

PRIONS POUR NOS MORTS

Benj. Simon.—S. Godin, ép. St-Pierre.—L. Hamelin, ép. Chevalier.—
P. Asselin.—E. Rose, ép. Dugenaïs.—A. Supplé.—D. Thomas, ép. J.
Benoit.—L. Biondin.—J. Ouimet, ép. Champagne.—L. Labelle.—M.
Powell.—A. Bergeron.—N. Piquette.—M. Neveu, ve J.-B. Rollin.—A.
Prevost.—C. Bourgeau, ép. Lafleur.—E. Drouin, ve Lauthier.—H. Laperle,
ép. Bourgeois.—R. Martineau.—S. Desjardins.—S. Lacroix, ve Perus.—
M. Goyette, ép. Roy.—N. Guindon.

DE PROFUNDIS.

MAGASIN DU SACRE-CŒUR

DESAULNIERS FRERE & CIE

(SUCCESEURS DE L. E. DESMARAIS)

IMPORTATEURS D'ORNEMENTS ET BRONZES D'EGLISE
VETEMENTS SACERDOTAUX ET VASES-SACRES

ASSORTIMENT COMPLET D'IMAGERIE RELIGIEUSE
CHAPELETS, MEDAILLES ET CRUCIFIX

BANNIÈRES, MERINOS A SOJTANES, SAY NOIR
HUILE D'OLIVE, CIERGES, ETC., ETC.

Toutes les commandes par la malle ou autrement sont remplies avec pon-
tualité et promptitude.

Les Messieurs du clergé et les communautés religieuses sont priés de bien
vouloir faire une visite à notre assortiment, qui est absolument au complet.

1628 RUE NOTRE-DAME 1628

MONTRÉAL.

PENTURES A RESSORT DE GEER
employées dans plus de trente églises
et dans un plus grand nombre d'édi-
fices publics, les seules durables.

CESSI BOURRELETS EN CAOUTCHOUC POUR GARANTIR DU FROID PAR LES PORTES ET FENETRES

Chez **L. J. A. SURVEYER,**

1588, RUE NOTRE-DAME.

A. F. X. BEAUDRY

(ETABLI EN 1868)

MARCHAND DE CUIR.

Toujours en mains un assortiment complet de Cuirs, Four-
nitures et Outils de Cordonniers, Selliers, Tan-
neurs et Corroyeurs, Formes, Empeignes importées, etc.,
etc., qu'il offre à des Prix qui défient toute compétition.

Une attention toute particulière est apportée au service des
Communautés Religieuses.

271 et 273, RUE SAINT-PAUL, Montréal.





MEARS & STAINBANK

LONDRES-ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL

22 RUE ST-NICOLAS, Montreal

AGENTS AUSSI POUR

THE JONES BELL FOUNDRY CO.

TROY, NEW-YORK

WILLIAM BRITTON

PLOMBIER

Poseur d'Appareils à Gaz

A EAU CHAUDE ET A VAPEUR

PROPRIÉTAIRE DE LA FOURNAISE A EAU CHAUDE "MORNING-GLORY"

TOUTES ESPECES DE TRAVAUX EN METAL

COMMANDES EXÉCUTÉES PROMPTEMENT

15, RUE CLAUDE

En face du Marché Bonsecours

MONTREAL

JOS. CHS VAILLANCOURT
Menuisier & Charpentier
45 PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL.

Ouvrages de toutes sortes, en bois
et en peinture,

A BAS PRIX

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec
soin. Première qualité de drogues et matières
chimiques.

DEMANDE D'EMPLOI.

meilleures références garanties.

Une jeune fille demande de la
couture à l'année dans les maisons
privées ou chez les modistes. Les

S'ADRESSER : 271, SAINT-PAUL, Montréal.

MAISON DE SANTE

POUR LES

ALIENES ET LES EPILEPTIQUES, ETC., ETC.

SOUS LA DIRECTION

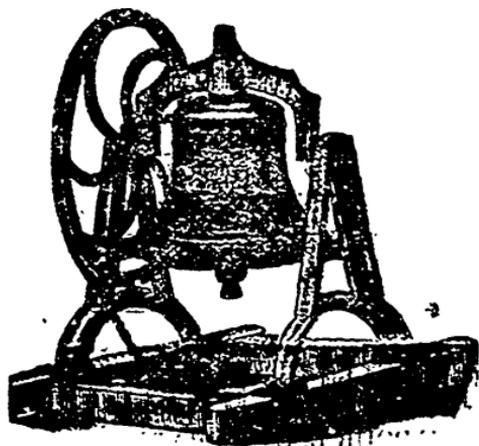
FRÈRES DE LA CHARITE.

Quelques pas plus loin que l'église de la Longue-Pointe, et du même côté de la dite église, près Montréal, P. Q.

AUX SOURDS.

Une personne guérie d'une surdité constante de 23 ans par l'emploi d'un remède très simple. On enverra la description gratis en français à quiconque en témoignera le désir.

S'adresser à **NICHOLSON, 177, MacDougal Street, New York.**



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES!

POUR

Eglises Collèges et Convents

SEULES OU EN CARILLONS

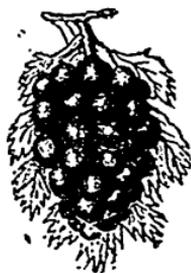
AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

A meilleur marché et de meilleure qualité que les cloches anglaises ou américaines.

Fournitures pour intérieur des églises.

Appareils de chauffage d'après les meilleurs systèmes

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.



Les célèbres Vins du Canada, la Bière et le Porter Labatt de London, le Beurre de choix, sont les spécialités de la Maison

J.-B. RICHER

No 556; Rue LaGauchetière,
MONTREAL.



LOTÉRIE NATIONALE

CLASSE D.

Tirages, le Troisième Mercredi de chaque mois.

Le onzième tirage mensuel aura lieu le

MERCREDI, 18 AVRIL 1888, A 2 H P. M

VALEUR DES LOTS :

\$ 60,000.00

PREMIERE SÉRIE

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....de	\$5,000	\$5,000
1 Immeuble.....do	2,000	2,000
10 Terrains à Montréal.....do	300	3,000
15 Ameublements.....do	200	3,000
20 do.....do	100	2,000
100 Montres d'or.....do	50	5,000
1,000 Montres d'argent.....do	20	20,000
1,000 do do.....do	10	10,000

2,147 Lots valant \$50,000

\$1.00 LE BILLET

DEUXIÈME SÉRIE

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....de	\$1,000	\$1,000
100 Chaines d'or.....do	40	4,000
1000 Services de toilette.....do	5	5,000

1101 Lots valant \$10,000

25 cts LE BILLET

S. E. LEFEBVRE, secrétaire.

Bureau : No 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

ORGUES -- HARMONIUMS DOMINION

FABRIQUES SPÉCIALEMENT POUR L. E. N. PRATTE.

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES ET DE PIANOS DOMINION

BOWMANVILLE, ONT.

A l'usage des églises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue ; garantis pour 5 ans et surpassant en richesse, en puissance et en suavité de son les meilleurs instruments de fabrique étrangère. Les plus éminents organistes du pays recommandent les Orgues-Harmoniums Dominion.

SATISFACTION GARANTIE ET CONDITIONS FACILES

Toujours en magasins, l'ASSORTIMENT LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA. Commandes par la Poste et autres remplies avec diligence. Grande réduction de Prix.

L. E. N. PRATTE,

Agent général pour la province de Québec,
1876, RUE NOTRE-DAME, Montréal.